8466C1132
Op

CACHERA

PETITES SUITES A DE
GRANDES FABLES.

André CACHERA

ETITES SUITES
A DE
GRANDES FABLES

EDITIONS DE LA PLUME D'OR

André CACHERA

PETITES SUITES
A DE
GRANDES FABLES

EDITIONS DE LA PLUME D'OR

PETITES SUITES
A DE GRANDES FABLES

F Db 54 05319

390-

« *Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,*
J'ai, du moins, ouvert le chemin;
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neufs Sœurs, achevez l'entreprise;
Donnez mainte leçon que j'ai, sans doute, omise. »

LA FONTAINE.
(Epilogue du Livre XII.)

André CACHERA

PETITES SUITES A DE GRANDES FABLES

EDITIONS DE LA PLUME D'OR

946.132
OP

LIVRE I

FABLE I

Suite à

La Cigale et la Fourmi.

La cigale ayant dansé
L'an passé,
Se trouva fort bien pourvue
D'une fortune imprévue;
Ses deux cuisses en fuseau,
Ses antennes en arceau,
Ses talents, sa bonne mine,
Tout cela vous achemine
A voir comment fut gagné
Son or — bien qu'elle ait nié ! —
Oui ! mais quand on fait la noce...
Une extinction précoce
De la plus aimable voix
Se manifeste parfois...
La fourmi dans ses réserves
Avait placé des conserves
De guimauve dans du miel;
Pour un gain substantiel
Elle en céda plus d'une once,
Avec trois feuilles de ronce,
A la cigale, en grognant :
— « Soignez-vous donc, maintenant ! » —

FARMINGTON 23 June 14 HARV. COLL. LIB.

Livre I

Fable II

Suite à

Le Corbeau et le Renard.

A son tour, le renard tenait entre ses dents,
Le fromage;
Et, pour dire au corbeau quelques mots très mordants,
Il le posa... mais c'eût été dommage
Qu'il ne le mangeât point : le tour était si beau !
Le voilà donc qui se régale
Sans remarquer l'odeur arsenicale
De son butin... Ça le met au tombeau,
Car un fermier, las de sa belle-mère
Et méditant une vengeance amère,
Avait saupoudré de poison
Le fameux fromage à foison.
Le corbeau l'échappa donc belle
Et put aller brûler un cierge à la chapelle.

Livre I

Fable III

Suite à

La grenouille
qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

La grenouille avait éclaté...
Et, de ce fait, on la crut morte;
Pourtant, son ventre, calfaté
Avec de la colle assez forte
Par un étonnant guérisseur,
Se cicatrisa, mais la bête
Conservait, hélas ! sa grosseur
Et l'on ne voyait plus sa tête
Noyée en plein tissu graisseux !
Voulant maigrir à toute force,
Elle arpentait les fonds vaseux
Pour affiner sa jambe torse;
Puis son rebouteux la priva
De liquide et de nourriture;
Elle y gagna la sépulture
Et vraiment, pour de bon, creva !

Livre I

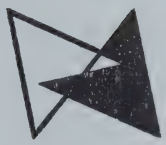
Fable IV

Suite à

Les deux Mulets.

Le mulet qui portait de l'avoine ou du seigle
Auprès d'un congénère alourdi par de l'or
Cheminait de nouveau. — « Qu'on nous attaque encor,
Songeait-t-il, je m'en moque; oui, je connais la règle :
L'autre est menacé du trépas
Tandis que, moi, je peux continuer tranquille,
Sans affronter les risques des combats. » —
Or, voilà que se montre, à moins d'un quart de mille,
Toute une harde de chevaux,
De ces chevaux hennissants et sauvages
Comme il s'en rencontrait, alors, dans les parages;
Nourris depuis vingt jours d'écorces de bouleaux
Ou, pour leurs chefs, tout au plus, de racines,
Ils paraissaient très affamés.
Emus jusqu'au fond des narines
Par l'odeur des grains parfumés
Que le mulet portait à moudre,
En masse, ils ont bondi sur le pauvre animal;
Celui-ci voulut en découdre,
Mais à coups de sabots, vite, il fut mis à mal.

Et, tandis que prenait le large
Celui dont l'or formait la charge,
Notre blessé soufflait, presque aphone, expirant :
— « Si l'on m'eût confié des trésors pour un grand,
J'eusse évité cette algarade
Et ne serais pas si malade ! »



Livre I

Fable V

Suite à

Le Loup et le Chien.

Rêveur, le chien revint à son logis
Et reprit sa belle existence;
En dépit, cependant, de la surabondance,
Il enviait les loups, ces affranchis;
Ni les os de canards ni les poumons de lièvres
Ne lui semblaient avoir le moindre goût
Et, l'œil fixe, il refusait tout.
Son maître, supposant qu'il se mourait des fièvres
Le fit purger, le fit saigner;
N'obtenant de succès avec aucune drogue
Et voyant dépérir son dogue,
Il lui retira son collier.
Mais l'animal, rempli de vague à l'âme,
S'enfuit, un matin de printemps.
— « Je désire explorer les forêts, les étangs...
Ce beau décor, songeait-il, me réclame...
Et puis, le loup m'a dit qu'il avait quatre sœurs... ! ».
.. ..

— « Je veux la liberté ! » — Lorsqu'on entend un homme
Crier ainsi contre les oppresseurs,
Cherchez Eve et cherchez la pomme !

Livre I

Fable VI

Suite à

La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.

Le lion emporta tous les quartiers du cerf
Dans l'obscurité de son antre.
La génisse beugla : — « Que jamais je n'éventre
Un animal si doux, presque un cousin, un pair :
Dieu ne m'a pas donné de griffes !
Et méprisez tels récits apocryphes
Sur autrui qui me font utiliser mes dents;
Les miens ne sont pas si mordants ! »
Puis la chèvre bêla : — « Vous le savez, ce piège
Où notre ami le cerf se prit,
Ce n'est pas moi, mais un humain qui le tendit;
Cet art cruel, comment le connaîtrais-je ?
D'ailleurs, quand j'annonçai la capture au lion,
La victime était déjà morte :
Le cœur plein de compassion,
Pour qu'un tel prisonnier, resté vivant, s'en sorte,

Je l'aiderais bien vite à fuir ! » —
La brebis murmura : — « Dans la mythologie,
Un cheval se livrait à l'anthropophagie...
C'est faux ! Pas plus que nous, il ne peut se nourrir
De viande, aliment qui rebute.
Et comment croire une minute
Que nous eussions mangé de ce pauvre dix-cors ? » —
.. ..

Mais que penser du fabuliste, alors ?

Livre I

Fable IX

Suite à

Le Rat de ville et le Rat des champs.

Dans son trou le rat des champs
Recevait le rat de ville
Avec des mets alléchants
Qu'il lui servait à la file :

Oh ! de simples aliments,
Trognons de choux dans la soupe,
De l'écorce et des fragments
Laineux avec de l'étoupe.

— « Hélas ! fit le citadin,
Mon estomac se révolte
Et ce n'est point par dédain
Que je boude à ta récolte :

J'ai subi tant de soucis
Au cours de plus d'une alerte
Que mes boyaux rétrécis
Vont me conduire à ma perte;

A toujours trembler de peur
On contracte des ulcères;
Mon air floride est trompeur...
Si tu savais mes misères !

Ah ! je t'envie en voyant
Combien tout semble tranquille
Dans la terre où, sommeillant,
Tu vis, sûr de ton asile. »

— « Tu seras bientôt guéri
Si tu viens à la campagne
Creuser un profond abri
Près du mien, sous la montagne ! »

Livre I

Fable X

Suite à

Le Loup et l'Agneau.

L'agneau, donc, était mort, étranglé par le loup
Qui l'emporta dans sa tanière
Et le mangea, car il l'aimait beaucoup...
Bien sûr, à sa manière !
Il n'en laissa que tout juste la peau;
Mais — et le fabuliste omet de nous l'apprendre —
Par un os très pointu qu'il sentit le pourfendre
Le cruel animal fut mis dans le tombeau
Après quatre jours d'agonie.
— « Châtiment mérité ! méchanceté punie,
Penserez-vous, Dieu sait bien ce qu'il fait ! » —
Mais l'homme est encore moins parfait
Qui trouverait bien sa provende
Dans les haricots seuls en délaissant la viande !
Le carnassier n'a pas le choix :
Pourrait-il transgresser les lois
Que dicta lors de sa naissance
Le Créateur du monde en sa Toute-Puissance ?

Livre I

Fable XIV

Suite à

Simonide préservé par les Dieux.

Simonide ayant séjourné
Vingt cinq siècles, au moins, dans le pays des ombres
Souhaita de revoir des cieux un peu moins sombres;
Ici-bas, par faveur, il fut donc ramené
Sans avoir perdu la mémoire :
Sa vie antérieure au fond de son esprit
Demeurait... et, même, il reprit
Un thrène inachevé qu'il faisait à la gloire
D'un protecteur syracusain.
Puis, retrouvant son habitude
De dédier un hymne au souverain,
Il offrit à la multitude
Des mille et cent députés, sénateurs
Sous-secrétaires et ministres
Des dithyrambes louangeurs;
Mais, partout éconduit par des huissiers sinistres
Auxquels il demandait pour ses vers une obole,
Il sut que, si l'on paie, en nos temps, la parole,
Il convient d'afficher le plus profond mépris
Pour le poète, et que, seuls, sont compris
Les vers faux qu'on dit encor « libres »
Et les stupidités des plus puissants calibres.

Livre I

Fable XVI

Suite à

La Mort et le Bûcheron.

La mort aida le pauvre bûcheron
A recharger son dos de ramée et, sournoise,
Changea quatre bûches en plomb,
Si bien qu'en regagnant sa maison villageoise,
Le malheureux semblait fourbu;
Une voile obscurcissait ses yeux et sa démarche
Fit croire à tous qu'il avait bu !
Dans sa barbe de patriarche
Coulait un filet rouge au mileu du poil blanc :
Sous l'effort il crachait du sang !
Et son cœur battait la chamade;
Il se libéra du fagot
Et s'effondra sur le sol, si malade
Qu'il trépassa dans un sanglot,
Désespéré qu'eût gagné la partie
Celle à qui nul ne peut demander l'amnistie...

Livre I

Fable XVII

Suite à

L'homme entre deux âges et ses 2 maîtresses.

Le barbon devenu chauve
Fit savoir à ses tyrans
Qu'il comptait finir ses ans
Sans mettre dans son alcôve
Maîtresse ni moitié
Comme il sied
A celui qui, pourtant sans être eunuque,
Devant le dieu d'amour ne s'est jamais plié.
Puis il acquit, bien rousse, une perruque,
Ce qui le fit paraître et plus jeune et plus beau
A sa charmante et très proche voisine
Dont les cheveux, sous le chapeau
Rappelaient les tons du platine
... Très fortement amalgamé
Avec, métal ardent, du cuivre.
Le mariage consommé,
Voilà que, sans façons, notre époux se délivre
De son capillaire ornement.
Or, déjà, repoussait sa propre chevelure;

Et, plusieurs fois par jour, sa femme allait plumant
Tout ce que sur son crâne avait mis la nature :
Les poils blancs, tout d'abord, mais aussi tous les noirs;
Et puis elle exigeait qu'il coiffât son postiche
Pour s'endormir tous les soirs...
C'est gênant quand on aguiche
Sa compagne, en plein été !
Alors, sous la chaleur, on s'essouffle, on ruisselle,
On n'ose plus s'approcher d'elle...
O Barbon, que n'es-tu resté
Célibataire, avec ta chasteté !

Livre I

Fable XIX

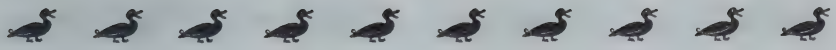
Suite à

L'enfant et le maître d'école.

Pendant une heure, au sein de l'eau glacée
Sans écouter le maître et ses discours,
Le jeune enfant prit froid dans le décours
De sa baignade... en hiver déplacée.
En quatre jours il mourut de son mal
Malgré saignée ou purge et fébrifuge;
Or, ses parents, traînant devant le juge
Le magister ont dit : — « C'est immoral
De refuser ainsi toute assistance
A qui se trouve en visible danger » —.
Et le bavard, tout penaud, dut purger
De la prison pour cette négligence.

.. ..

Mais on devrait, alors, bien condamner
Nos dirigeants qui voient périr la France
Et ne font rien, dans leur vaine jactance,
Que par des mots, sans fin, de nous berner.



Livre I

Fable XX

Suite à

Le Coq et la Perle.

Le roman que soumettait
L'ignorant à son libraire
Etait fort bon, en effet.
— « Au public il saura plaire,
Disait l'honnête éditeur
A son naïf visiteur;
Je mets ces beaux vers sous presse
Pour vous donner la richesse
Si vous m'avancez... mettons
Huit ou neuf cents ducatons
Qui reviedront au quintuple,
Peut-être, même, au centuple,
Bourrer votre coffre-fort.
Nous tirerons, tout d'abord,
A douze mille exemplaires... » —

.. ..

Au fond de ces cimetières
Dont les gardiens, sur les quais,

Sont nos braves bouquinistes
On peut trouver des paquets
De ces livres qu'égoïstes,
Ont lancé les imprimeurs...
Dans la ruine où tu meurs,
Ignorant, fais ta prière
Pour que ton bourreau prospère !

Livre I

Fable XXI

Suite à

Les Frelons et les Mouches à miel.

Tous les frelons, rentrés chez eux,
Reprenant leur vie inutile,
Bourdonnaient, volant dans les cieux
Et se battaient pour un motif futile;
Puis ils votaient pour désigner leur chef
Qui gouvernerait un temps bref
Ou ferait croire qu'il gouverne
Et, comme Ali-Baba, mettrait dans sa caverne
Le produit d'un monstrueux vol...
Mais, un jour, un insecte intègre
S'empara du pouvoir par la force et le dol;
Il fit mettre en prison, au régime ultra-maigre,
Les profiteurs... Ils moururent de faim !
Puis il dit aux frelons qu'ils pourraient, à la fin,
Leurs bouches semblant bien pareilles
Aux mandibules des abeilles,

Récolter du nectar en butinant les fleurs
S'ils renonçaient à leur paresse.
Maintenant qu'ils étaient libérés des voleurs,
Ils pouvaient espérer sortir de leur détresse...

.. ..

On change un peuple en le dirigeant bien !
Nos hyménoptères, j'en jure
Fabriquent de la confiture
Qui, vraiment, ne le cède en rien
Au miel de leurs sœurs (et modèles) ;
Comme ils sont deux fois plus grands qu'elles
Ils en produisent beaucoup plus...
Qu'en eût pensé Mélitéus ?

Livre I

Fable XXII

Suite à

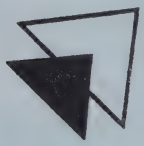
Le Chêne et le Roseau.

Le roseau, bien qu'ayant moins de cœur que le chêne,
Fut bien loin de se réjouir
Quand son voisin, rendant son ultime soupir,
Tomba près de lui dans l'arène;
D'abord, l'Hamadryade unie à ce géant,
Elle aussi, devenue inerte
Et déjà rendue au néant
Ne viendrait plus, le soir, quand la rive est déserte,
Dans un simple appareil, sauter, les pieds dans l'eau,
Et de sa voix presque divine
L'enchanter, lui, pauvre roseau...
— Un végétal n'est pas forcément misogyne ! —
Puis il craignait de voir les bûcherons.
Le lendemain, ces tâcherons
S'en vinrent, en effet, avec d'énormes scies
Pour les ligneuses autopsies,

Des cordes, des palans, des chars et des chevaux
Qui, piétinant le sol du voisinage,
Ont fait périr sur le rivage,
L'un après l'autre, les roseaux.

.. ..

Il est bon de plier, mais quand on a des armes
Comme la ronce ou le rosier,
On doit éprouver moins d'alarmes,
Car au large de vous passera le coursier.



Livre II

Fable II

Suite à

Conseil tenu par les Rats.

Un des rats du conseil, très fort en droguerie,
— Il logeait chez un pharmacien ! —
Avait tué par l'arsenic un chien
Coupable de sorcellerie.
Il se dit que pour endormir
Ce Rodilard qui le faisait frémir
Il était très simple d'adjoindre,
Choisi dans les poisons le moindre,
Un bon soporifique au déjeûner du chat.
Il en prit trois grains à son hôte;
Il fallait qu'il le mélangeât
Aux aliments du monstre : il ne s'en fit pas faute !
Et c'est ainsi qu'on put attacher le grelot,
Car l'autre s'envola pour le pays du rêve
Quand il eût avalé la fève
Placée avec grand art dans sa part de gâteau !
Mais, sans arrêt, le jour et la nuit, la sonnette
Tintait sur le poitrail de la bête en fureur :
Plus un seul rat n'osait sortir de sa cachette.
L'inventeur responsable a payé son erreur
Sur l'échafaud, devant ses frères.
.. ..

Soyez donc un héros : voilà vos honoraires !

Livre II

Fable III

Suite à

Le Loup plaidant contre le Renard pour défendre le singe.

Bien souvent on appelle un pervers le pauvre homme
Que la chance oublia de marquer sur le front
Et qui, traité comme un cheval de somme,
Se perd dans le plus noir bas-fond.
On trouverait au cœur du singe
Plus de malignité que dans celui du loup...
Quant au juge il abrite au pli de sa méninge
Plus de rêves sanglants qu'un voleur prêt à tout :
Poursuivant un chevreuil, il se croit à la chasse
Et se forge un vrai point d'honneur
De mener sa victime impuissante à la place
Où la tuera le Grand Veneur.
A la fin, s'il obtient la tête
D'un coupable (ou présumé tel!)
Plus fier qu'un roi de sa conquête,
Il en remercie Azraël.
Mais le renard, à son tour, sera juge
Quand viendra le nouveau déluge
Et, condamnant le singe à l'échafaud,
L'insultera par l'huis de son cachot !

Livre II

Fable IV

Suite à

Les deux Taureaux et une Grenouille.

Aplatissant vingt grenouilles par heure
Au bord du marais, le taureau
Devint bien vite un terrible fléau.
— « Avant que ma tribu ne meure,
Songea le roi du peuple coassant,
Je vais demander aux sangsues
Qu'un soir, au bout du lac j'ai naguère aperçues,
De venir mordre jusqu'au sang
Ce ruminant qui nous mène à la perte. » —
Consulté, l'empereur de la gent « hirudo »
Lui répondit ex-abrupto :
— « Nous méprisons la proie offerte;
Faut-il le rappeller ? Vous avez interdit
A mes sujets les eaux de votre voisinage;
Avec vous, cependant, nous faisions bon ménage.
Ah ! je comprendrais bien que vous m'eussiez maudit

Si vous aviez jamais subi la moindre attaque
De ma bouche au coupant suçoir;
Nous regrettons beaucoup que ce taureau vous traque,
Mais nous restons chez nous. Bonsoir ! » —

.. ..

S'il a chassé trop loin les pompiers et leur pompe
Celui-là lourdement se trompe
Qui compte encor sur eux quand brûle sa maison,
Car ils n'auront rien vu du bout de l'horizon.

Livre II

Fable V

Suite à

La Chauve-souris et les deux Belettes.

Notre chauve-souris, plus que jamais follette,
Enfin, tomba chez la belette
Qui ne pouvait souffrir les oiseaux ni les rats.
— « C'est la mort, » songeait-elle, en étendant les bras.
Mais comme il n'est point nécessaire
Pour entreprendre d'espérer,
Elle dit à son adversaire :
— « Je ne veux pas vous implorer,
Pourtant, je puis donner la preuve
Que j'appartiens à la gent des crapauds :
Pour que je sorte, il sied qu'il pleuve...
Et vous ne trouverez pas chauds,
Si vous les palpez bien, mon nez ni mes oreilles;
— L'hiver régnait dehors et la pierre gelait ! —
De plus, mes pattes sont pareilles
A celles qu'un batracien étalait
Sous vos yeux, l'an dernier, pour se sauver la vie;
Mon pied s'appelle un pied palmé
Et pour nager me sert s'il m'en survient l'envie;
Sur le plus proche étang quand j'aurai bien *ramé*

Sous vos regards vous serez convaincue !
Et la belette a répondu : — « Voyons... !
Si vous passez sur la mare exiguë
Qui miroite au soleil entre ces deux layons,
J'en fais serment, vous serez libre ! »
(Etourdie, à son tour, elle oubliait le gel !)
L'autre y glissa, perdant son équilibre
Et disparut sans faire appel.

.. ..

Duplicité n'est interdite
Quand il s'agit de la mort qu'on évite.

Livre II

Fable VII

Suite à

La Lice et sa compagne.

La compagne évincée alla, dans sa fureur
Trouver et haranguer un loup de forte taille :
— « Avez-vous déjà fait ripaille
Avec un cou de chiot ? C'est un mets supérieur !
Voulez-vous en tâter... ? Cela vous intéresse ?
Alors, retenez cette adresse
Et, dès ce soir, allez-y donc :
Orée occidentale, au chêne à double tronc ! » —
Le fauve, ayant trouvé les enfants de la lice,
Les étrangla, les dévora
Puis il mangea leur mère... et tua sa complice !
.. ..

Personne, ainsi, n'ignorera
Qu'à son pire ennemi si l'on donne la peste,
On mourra de ce mal funeste.

Livre II

Fable IX

Suite à

Le Lion et le Moucheron.

Prise à la toile d'araignée,
La mouche, en bourdonnant, dit au monstre velu
Qui, déjà, l'avait empoignée
Et qui l'emmaillotait d'un fil poissé de glu
En la faisant tourner comme un lièvre à la broche :
— « Vous ne savez pas qui je suis !
Délivrez-moi de ces enduits !
C'est mon frère, un beau jour, qui fit monter le coche;
Quant à moi, j'ai vaincu, simplement, le lion !
L'on va me promouvoir maréchal de l'armée;
Partout s'étend ma renommée;
Vous ne pouvez briser ma sainte mission... ! » —
L'autre, sans écouter, roulait toujours sa proie,
Songeant : « — Il faut que je pourvoie
A l'entretien des miens... tous nos œufs sont éclos;
Je ne prendrai pas de repos
Que je n'emmagasine au moins cinquante insectes... !
— « Rien ne me peut toucher de ce que tu m'objectes. »
Dit-elle au moucheron déjà presque étouffé.
.. ..

Quand notre sort est parafé,
Restons plutôt muet... A quoi bon, chez les nègres,
Si, déjà, pour nous cuire on a fait chauffer l'eau,
Crier dans le désert avec des propos aigres :
— « Vous mangerez un saint, l'auteur de tel tableau,
Un savant professeur, un grand'croix, un ministre... ! » —
Qu'importe au sorcier noir qui vient à vous, sinistre !

Livre II

Fable X

Suite à

L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel.

L'âne aux éponges, l'âne au sel et leur ânier
Par un miracle ayant repris la route,
Le grand vaincu de cette joute
Semblait, tout d'abord, le premier
Qui, rendu, n'en menait pas large
Tant il fléchissait sous la charge.
L'autre marchait allègrement
Et jugeait le pays charmant,
Ne croyant pas possible une revanche;
Pourtant, il se trouvait drôlement harnaché
Et sur son dos la croûte blanche
Que formait le sel desséché
Commençait à chauffer son cuir d'étrange sorte...
La cuisson s'aggrava sous le soleil ardent;
En peu d'instants, elle devint si forte
Qu'il criait de douleur, brûlé par ce mordant...
Camarade épongier, bien à l'aise, au contraire,
Et joyeux, ne cessait de braire :

Les eaux s'évaporant, le fardeau s'allégeait...
Sur sa nuque un liquide agréable coulait
.. ..

Ceci prouve que rien n'est bien stable en ce monde.
Toute misère après la joie est plus profonde.

Livre II

Fable XII

Suite à

La Colombe et la Fourmi.

En mordant, la fourmi ne fait pas grands dégâts,
Peut-on penser; même, au bout d'un quart d'heure,
Si, d'aventure, un point rouge demeure
Chez les gens les plus délicats,
Toute démangeaison s'envole.
Pour le croquant de notre parabole,
Un germe virulent avait dû pénétrer
A la faveur de la piqûre,
Car, dès le lendemain, survint, rouge, une enflure;
Puis le talon se mit à suppurer,
Tout le membre se prit : on dut couper la cuisse
Au malade en danger de mort.
Se guérit-il ? Bien que cela se puisse,
Je me permets d'en douter fort :
Quatre fois sur cinq, à l'époque,
L'amputé succombait à cette infection

Que provoque,
Infiniment petit, certain staphylocoque.

. . . . . .

Remarquons, en tout cas, la disproportion
Entre une plaie imperceptible
Et sa conséquence possible.

Livre II

Fable XIII

Suite à

L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Bien que profond, le puits où tomba l'astrologue
N'avait que très peu d'eau : juste pour amortir
La chute racontée au célèbre apologue.
La victime appelait au secours pour sortir...
Or, le maître des lieux possédait des oreilles
Mais il n'entendait rien... parce qu'il était sourd !
Il vint à la margelle et remplit deux bouteilles,
Puis, s'avisant qu'il faisait lourd,
Pour garder la fraîcheur, il mit sur l'orifice
Une énorme jatte en cristal
Qu'il remplit d'eau, peu conductrice,
Et qu'il couvrit d'un dessus de bocal.
Au fond, notre devin avait sorti sa loupe,
Craignant que des cheveux nageassent sur la soupe...
— Très imaginatif, il nommait « consommé »
L'élément dans lequel il s'était abîmé —
Puis, inspectant sa chambre aux airs de cheminée,
Il regarda juste au-dessus de lui :
Une étrange lueur à son ciel avait lui
Et sur sa loupe semblaient née;

Le couvercle du puits formant un objectif,
Sa lentille un bon oculaire,
Il fut surpris de voir Véga qui brillait, claire,
L'aveuglant d'un éclat trop vif,
Et qu'entourait, lactée, une mer vaporeuse...
— On ne connaissait pas le nom de « nébuleuse » —
Découverte de premier plan
Dont, jamais, nul n'aurait pu dresser le bilan
Si, marqué par le signe insolent de la chance,
Notre captif n'eût été repêché,
Devenant d'astrologue à la crasse ignorance
Un astronome à la cour embauché,
Un découvreur de luminaires !

.. ..

Cela peut réussir de baîller aux chimères...

Livre II

Fable XIV

Suite à

Le Lièvre et les Grenouilles.

Devenu presque téméraire,
Le lièvre au moindre bruit ne se dérangeait plus;
Sans rien changer à son itinéraire,
Sans même se raser à l'abri d'un talus,
Il écoutait japper la meute en chasse.
— « On voudrait que je me couchasse,
Disait-il, méprisant, moi, devant quelques chiens !
Autrefois, oui, je m'en souviens,
Je m'enfuyais... j'étais jeune... et si bête !
Non ! je n'avais vraiment pas de plomb dans la tête ! »
Il en reçut au même instant !

.. ..

Voilà le sort qui vous attend,
Présomptueux humains, par vaine gloriole
Qui vous sentez frémir à l'attrait du danger,
Qui traversez les mers sur une simple yole,
Qui grimpez au Mont-Blanc s'il commence à neiger.
Pour un guerrier très brave, alors qu'il est sans armes,
Se dérober devant quinze ennemis,
Le combat perdant tous ses charmes,
C'est véritablement permis.

Livre II

Fable XV

Suite à

Le Coq et le Renard.

Le plus étonnant de l'histoire
C'est que deux lévriers venaient réellement
A vive allure au coin du territoire
Où se trouvait le coq; en son aveuglement,
Tout fier de son succès, le pauvre volatile
Se laissa tomber du perchoir
Qui lui servait d'inviolable asile;
Désirant se faire valoir,
Il allait raconter aux chiens son aventure
Quand ceux-ci, se jetant sur lui,
Qui se félicitait d'avoir eu leur appui,
Le mirent à l'instant dedans la sépulture !
.. ..

Méfions-nous toujours des grands :
Non seulement notre adversaire
Mais encor notre « ami » seront nos conquérants
S'ils croient que notre mort est pour eux nécessaire.

Livre III

Fable III

Suite à

Le Loup devenu berger.

Etranglé, notre loup fut privé de sa peau
Que Guillot, le berger, offrit à son épouse;
Elle en fit un petit manteau
Pour mettre en hiver sur sa blouse;
En hiver... et même en été
Tant elle éprouvait de fierté...
Mais un soir qu'elle apporte au chenil sa pâture
Sans avoir ôté sa fourrure,
Voilà, d'un coup, la meute enragée à l'odeur
Que dégageait dans la tiédeur,
Malgré son cuir tanné, la sauvage dépouille;
Tandis que la fermière auprès d'eux s'agenouille
Et tend la main pour les flatter,
Tous les mâtins, sur elle, en aboyant, se lancent
Pour, à l'envi, la mordre, car ils pensent
Occire un loup jamais qu'ils n'ont pu supporter.
.. ..

Endosser un habit, donc, est chose assez grave
Et peut, tantôt, nous rendre esclave
D'un rôle agréable à jouer,
Tantôt à la mort nous vouer.

Livre III

Fable IV

Suite à

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Le souverain des grenouilles,
Oui, leur grue, enfin leur roi,
Qui vivait de leurs dépouilles,
Fut amoureux au point qu'il engagea sa foi;
En liesse, on fêta trois jours le mariage...
Plus tard, on célébra l'éclosion des œufs...
Puis il vint quelques neveux
Amenant dans leur sillage
Une cohorte d'amis.
Ces échassiers réunis
Avec les sujets du prince
Faisaient de tels repas qu'ils voulaient demeurer
Sur l'étang et jamais ne revoir leur province !
A ce rythme, on vit sombrer
Dans cent becs les têtards, cette ultime espérance...
Certains mangeaient même le frai !
— « Moi, je vous débarrasserai
De cette abominable engeance,

Dit un vieux batracien, si vingt-cinq d'entre vous,
Pour répéter un exercice,
Viennent m'aider au plus profond des trous.
Et la foule insurgée entama son office !
Quand un oiseau dormait, près du bord, sur un pied,
Avec un nœud coulant, dans le soir, en silence,
Les croisés le tiraient, tous ensemble, en cadence
Et le noyaient, bien lié !
On l'enterrait dans la vase
Pour que rien n'en subsistât...
Sans les honneurs du soldat.
Bientôt, de ces tyrans on eut fait table rase.

.. ..

C'est ainsi qu'il convient d'agir
Avec celui qui nous opprime...
Marchons seuls, la foi nous anime,
Mais Dieu n'est pas toujours prêt à nous secourir...
Pour te jeter au sol, colosse aux pieds d'argile,
La ruse n'apparaît point vile.

Livre III

Fable V

Suite à

Le Renard et le Bouc.

Le bouc se morfondait, prisonnier de son puits,
En proie à de sombres idées :
— « O mon dieu Pan, disait-il, si je puis
Quitter ces terres inondées,
Je t'offrirai... ma chèvre en sacrifice... !
... Et ce sera tout bénéfice,
Ajoutait-il tout bas, tant sa méchanceté
A par la vieillesse augmenté ! » —
Quatre jours et trois nuits passèrent,
Les pieds de l'animal lentement se glacèrent
Et s'il n'avait rien à manger,
Il trouvait que le ciel lui donnait trop à boire !
Il allait donc mourir dans sa baignoire
Quand un volcan voisin le tira du danger :
Une nuée ardente, arrachant le cratère,
Cependant que tremblait la terre,

Tua bêtes et gens jusques à l'horizon
Et fit effondrer la prison
De l'animal qui fut le survivant unique !
.. ..

Impénétrables sont tes voies,
Providence apocalyptique
Jonglant avec les peines et les joies !

Livre III

Fable VII

Suite à

L'ivrogne et sa femme.

Toujours déguisée en Furie,
La femme, au jour suivant, apporte à son époux
Outre, encore, un bouillon de choux,
Trois verres d'eau d'Andros dont la saveur varie
Suivant les mois et qui sentait le vin
En ce début d'hiver, ainsi que chaque année.
Buvant ce faux jus de raisin,
L'ivrogne est convaincu que, par lui subornée,
Sa belle hôtesse a volé chez Pluton,
Dans un caveau, ce nectar à l'arôme
De fruits mûrissants qui l'embaume...
Il jette, alors, un œil glouton
Vers un bras sans défauts que sort la cellerière
Par la fente de son suaire :
Sous son voile elle est nue ! Et bientôt, seuls, ses traits
Lui restent dérobés par un mouchoir épais...
Il la fait asseoir sur sa couche...
Il ne sied point qu'à ce sujet l'on touche,

Mais, sans avoir l'air, touchons-y
En langage alerte et choisi :
Croyant avoir conquis, pour le moins, Proserpine,
Le faux mort se disait : — « Je ne risque plus rien
Et ma vie a tout l'air de se terminer bien... ! » —
Mais, brusquement, la torche, avisée, illumine
Sur un mollet d'albâtre un noir grain de beauté;
Il reconnaît sa femme et reçoit une gifle !
Saignant du nez sous la mornifle,
Le voilà, net, ressuscité !

.. ..

On prétend qu'un défaut ne va pas sans un autre...
C'est une erreur : l'ivrogne invétéré
Dans son ordure qui se vautre
Aux autels de Vénus s'est toujours peu montré.

Livre III

Fable IX

Suite à

Le Loup et la Cigogne.

Deux mois plus tard, le loup sentit qu'un nouvel os
S'était fiché bien avant dans sa gorge;
Il crut, pour le coup, qu'Atropos,
Tant son gosier faisait un bruit de forge,
Allait sectionner le fil
De sa vie, et, dans ce péril,
Il retourna voir la cigogne;
— « A l'avance il vous faut me payer ma besogne. » —
Lui dit-elle, et le loup, sans discuter du prix
Sortit de l'or, pensant : — « Si je la tue,
L'instant d'après, j'aurai repris
Tout son salaire à cette grue ! » —
Mais l'oiseau, prévoyant la malhonnêteté
De ce blessé sans conscience,
Fit pénétrer son long cou, par prudence,
Dans un tuyau de fer qu'un homme avait jeté
Sans que vît rien le carnivore...

Dès qu'il fut libéré, d'un claquement sonore,
Celui-ci rapprocha ses dents...
En deux coups de mâchoire ardents
Il se cassa les incisives
Et s'enfuit en poussant des cris !
Notre échassier riait de ses clameurs plaintives.
. . . . . .

Il faut conclure (et chacun l'a compris)
Que pour placer ses doigts entre l'arbre et l'écorce
Il sied d'avoir aux mains des gantelets d'acier
Et qu'on doit se munir d'un épais bouclier
Pour aider un pays dangereux par sa force.

Livre III

Fable XVII

Suite à

La Belette entrée dans un grenier.

Devenue un peu « forte » au grenier trop pourvu
Pour passer, comme on l'a bien vu,
Par le trou qui faisait l'entrée et la sortie,
La belette, en songeant : — « Quel danger pour ma vie !
Si je ne parviens à maigrir ! »
Se mit au lit sans vouloir se nourrir,
Tel un dévot qui se macère,
Car le jeûne apparaît, en ce cas, nécessaire.
Mais, au réveil, l'appétissante odeur
Du lard bien gras, de la farine
S'insinuant dans sa narine
Lui fit oublier sa rondeur.
— « Je réduirai mon tour de taille,
Se dit-elle, en mangeant très peu...
Il suffirait, d'ailleurs, de mettre en jeu
Mes muscles pour maigrir tout en faisant ripaille... » —
Elle entama sa course autour de la prison,
Mais la faim l'obligeait, après son exercice,
A se gaver de blé, voire de salaison !

Elle aurait pu ronger le tour de l'orifice
Symbolisant la liberté
Pour combattre l'obésité
Qui la retenait prisonnière...
Elle aurait pu... Bien sûr, elle aurait pu...
Mais que devient l'esprit chez l'animal repu ?
C'est si bon d'être casanière !
Bref, la belette engraissa tant
Qu'il lui devint presque impossible
De remuer son corps ventripotent;
Et quand le fermier vint, ce fut la mort horrible.
.. ..

Toi, stupide homme aussi, tu trouves le trépas
Quand seulement tu te préoccupas
De ton manger ou de ton boire
Tout au long de ta vie, et de ton avaloire !

Livre III

Fable XVIII

Suite à

Le Chat et le vieux Rat.

A s'être plusieurs fois roulé dans la farine
— Stratagème, à la fin, fortement éventé —
Rodilard Deux se trouva tourmenté
Par un grand mal dans sa poitrine :
Il toussait, il crachait, son souffle restait court;
Toujours secoué par un spasme,
Il semblait attaqué par l'asthme;
Et le vieux rat, bien qu'un peu sourd,
Entendait de loin son approche;
Prévenu mieux que par la cloche
Ou le fameux grelot, le peuple des souris
Regagnait à temps ses abris.
Le pauvre chat, rempli d'inquiétude.
Vint consulter un singe aux talents de docteur
Qui lui prescrivit l'altitude :
Il trouvait à son visiteur
La trachée un peu colmatée,
Avec la bronche, à gauche, dilatée

Un mauvais souffle, par surcroît,
Se révélait au sommet droit
Sous la regrettable influence
Du blé pulvérulent inhalé sans prudence.
La victime en mourut, non sans avoir souffert
Trois mois près d'un glacier, sur un piton désert.

. . . . . .

A celui-là même qui l'utilise
Il arrive qu'une arme nuise :
Votre fusil, parfois, peut éclater,
Votre fer rebondir et vous décapiter.

Livre IV

Fable I

Suite à

Le Lion amoureux.

Le lion, sans griffes ni dents,
Repoussé par un simple dogue,
Conservant un air assez rogue,
Parvint sans autres incidents
Au désert, non loin de sa grotte,
Tant sa vue inspirait d'horreur.
Mais sa voix qui répand la peur
Faiblit, à la fin, et chevrote :
Le roi des animaux a faim !
A bout de fatigue, il chancelle
Et dans ses yeux meurt l'étincelle
Qui lançait des reflets d'airain.
Inapte à terrasser sa proie,
Il n'a mangé depuis trois jours,
Que les résidus des vautours
Trouvés, par hasard, sur sa voie !
Mais sa femme au devant de lui
Est accourue et lui pardonne :
— « Va ! je serai ton Antigone,
Dit-elle, à compter d'aujourd'hui;

Tu resteras à la maison;
Je m'en irais seule à la chasse,
Pour mettre un cerf à la raison
Ma denture est encore en place !
Et puis, tu verras, nos petits,
Pour contenter leurs appétits,
Posséderont — je suis féconde ! —
Des griffes en venant au monde ! »

. . . . . .

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
Absous les péchés des vauriens !

Livre IV

Fable VII

Suite à

Le Singe et le Dauphin.

Le singe au fond de l'onde amère
S'étant enfoncé, le dauphin
Prit en charge pour le soustraire
A son triste sort un humain.

Mais en entrant au port d'Athène,
Cet humain d'un long javelot,
Pour l'indemniser de sa peine,
Perça son sauveur au garrot :

Il pensait trouver sa pitance,
En salant les chairs, pour deux ans...
L'animal, malgré sa souffrance,
Put déjouer ce guet-apens.

Bientôt guéri de sa blessure,
Il ne suivait plus les bateaux...
Mais il en vit un, sans mâture,
Pourtant, qui sombrait dans les eaux;

Et, par hasard, un grand gorille
Au milieu de plusieurs marins,
Assis sur un débris de quille,
Faisait des signaux de ses mains.

Le cétacé dit : — « Sur mon dos
Viens, je sais comment l'on te nomme...
Tu n'iras pas, mal à propos,
Me tuer : tu n'es pas un homme ! »

Livre IV

Fable VIII

Suite à

L'homme et l'idole de bois.

Au plus creux de l'idole ayant trouvé de l'or,
Le païen, dans son avarice,
En voulut avoir plus encor.
— « Il suffirait, que je fendisse,
Songeait-il, ainsi, douze dieux
Pour devenir, à l'instant, le plus riche
De tous les humains sous les cieux ! »
Et, dans la nuit, le voilà qui déniche,
A pas de loup parcourant la cité,
La statue un peu leste érigée à Priape,
Celle aussi du vieil Esculape,
Puis Vénus en sa nudité...
Il vola Rhadamante, Eaque et Proserpine,
Mais, en s'introduisant au temple de Lucine,
Il fut entr'aperçu par un prêtre et suivi.
Or, dès le lendemain, dans les saints personnages
Il coupait, taillait à l'envi :
Les trésors n'étaient que mirages !

Le païen sur lui-même, alors, fit des retours,
Mais, déjà, les soldats cernaient son domicile...
Le jugement fut rapide et facile
Et le dernier supplice ordonné sans recours.

.. ..

Le joueur doit s'enfuir, empli de défiance,
S'il a gagné d'un coup de chance.

Livre IV

Fable XV

Suite à

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

Au biquet n'ayant pu montrer de patte blanche,
Notre loup rentra, honteux,
Car il estimait douteux
Qu'il pût trouver sa revanche;
A force de réfléchir,
Pourtant, il lui vint en tête,
Preuve qu'il n'était pas bête,
Une idée à retenir :
Fortement oxygénée
Il se procura de l'eau...
Sa toison bien imprégnée
Evoquait une hermine à la neigeuse peau.
Trempée, ainsi, dans les eaux du Céphise,
La nymphe aux cheveux noirs en sortait albinos.
Le fauve, en revenant à sa folle entreprise,
Se serait fait passer pour un rhinocéros
Plutôt que pour un fils de la gent moutonnière...
Le biquet, qui semblait vraiment
Un animal intelligent,
Dit : — « Montre ton sabot ! Tu n'en as point ! Arrière ! » —

L'autre n'y gagna rien, car, devenu loup blanc,
Il fut bientôt le point de mire
De cent chasseurs altérés de son sang
Qui vinrent à bout de l'occire.

.. ..

Pourquoi vouloir plus qu'un autre risquer
En se faisant trop remarquer ?

Livre IV

Fable XX

Suite à

L'Avare qui a perdu son trésor.

Au cœur frappé, l'avare était devenu fou !
Le conseil du passant lui parut bon à suivre :
Il mit dans la cachette un gros morceau de cuivre...
C'était mieux qu'un simple caillou,
Car, en voyant le métal luire,
Il le supposait lingot d'or
Et par lui se laissait séduire
Au point que tous les jours il l'admirait encor;
Le trouvant sali par la terre,
Il le nettoyait, l'astiquait,
Le graissait et l'enveloppait
En calculant sa valeur monétaire.
De nouveau, cependant, un fossoyeur le vit
Qui confondait aussi le tien avec le nôtre...
Mais, encor plus pressé que l'autre
De vider le séduisant nid,

Il s'approcha du pauvre avare...
Pour prendre son trésor et se l'attribuer,
Il fut contraint de le tuer
Et l'assomma d'un coup de barre.
Raconter si l'assassin fut déçu,
Cela ne fait rien à l'affaire.

.. ..

Riche, il vaut mieux passer inaperçu
Et pauvre, il est mauvais de jouer au prospère.

Livre V

Fable I

Suite à

Le Bûcheron et Mercure.

Dans tous les bois qui couvrent le pays
Ne se trouvait plus « bûcheron qui vive »,
Hormis le seul qui, d'une voix craintive,
Ait refusé de trop brillants outils
Au Dieu Mercure... Oui ! Le seul honnête homme !
Tous ses pareils, le crâne pourfendu,
Jonchaient le sol, faisant leur dernier somme,
Chaque menteur ayant touché son dû.
Un travailleur pour des forêts énormes,
C'est peu, trop peu : le prix du bois monta
Et l'on vendit les chênes ou les ormes
Au prix de l'or... si l'on payait recta !
Notre honnête homme, à ce jeu, devint riche
Et... paresseux ! Pour qu'il se décidât
A commencer le plus petit abat,
Il convenait de ne pas être chiche.
A la fin, Zeus, excédé, l'assomma
Et fit revivre — un très simple miracle ! —
Les bûcherons, puis les réanima.

. . . . . .

Périsse ainsi l'entêté qui renâcle !

Livre V

Fable II

Suite à

Le pot de terre et le pot de fer.

Les deux pots avaient des fils;
L'expérience des pères
Ne valant pas un cauris,
Les garçons, têtes légères,
Se remirent en chemin;
Mais le pot de grès, pas bête,
Voulut que du flot marin
L'on partît à la conquête.
Le voyage fut si long
Qu'insidieuse, la rouille
Survint... elle perça donc
Le pot de fer... Sa dépouille
S'enfonça, crevée, à pic,
Tandis que son camarade,
Après un obscur trafic,
Sans trouver de barricade,

Parvint sur du sable mou,
Non loin d'un grand port de l'Inde.
Lequel était le plus fou ?
Suffit-il que l'on se blinde ?
Si la cuirasse craint l'eau
Défions-nous du baptême !

.. ..

L'ennemi n'est pas le même
Pour l'énorme baleine et pour le souriceau.

Livre V

Fable III

Suite à

Le petit Poisson et le Pêcheur.

— « Dès ce soir, on vous fera frire ! » —
Avait dit le pêcheur au petit carpillon;
Mais ce repas lui devait beaucoup nuire :
Tandis que tout son corps devenait vermillon,
Dès le jour qui suivit, un prurigo féroce
L'obligeait à gratter ses membres jusqu'au sang,
Cependant qu'à son œil survenait une bosse
Et qu'un mal tenaillait son flanc...
Le pauvre diable était sujet à l'urticaire
S'il ajoutait du poisson
A son frugal ordinaire.
Il cassa son hameçon !

Livre V

Fable IV

Suite à

Les Oreilles du Lièvre.

Au lieu de partir en exil
Le lièvre fit couper ses deux oreilles
Ce qui le rendait laid de face et de profil !
Quand il s'endormait, les abeilles,
Prenant pour des fleurs ces pertuis
Qui demeuraient toujours grands ouverts sur sa tête,
S'y plongeaient comme dans un puits
Et réveillaient la pauvre bête,
Menant un train d'enfer, parfois lui provoquant
Un mal horrible en la piquant.
Enfin, comme à Nemrod, un ciron minuscule
Fit supporter au lièvre un supplice qu'Hercule
Eût trouvé rude auprès du sien :
Il pénétra dans la cervelle
Et notre animal sut combien
La folie est terrible, alors, qui se révèle
Avant d'amener le trépas.

. . . . . .

Morale ? Eh bien, n'oublions pas
Qu'il faut respecter la nature :
Quel organe est créé par elle à l'aventure ?

Livre VI

Fable X

Suite à

Le Lièvre et la Tortue.

La tortue avait donc vaincu le lièvre en course
Au prix d'un effort épuisant
Sous un soleil au feu cuisant.
Tout près du but jaillissait une source !
A bout de souffle, on vit le chélonien
Y boire une eau glacée et s'y tremper la tête.
Ajoutons que la pauvre bête
Etait vieille... et l'effort, en ce cas, ne vaut rien !
Sous des pulsations folles
Et non sans extrasystoles,
Son cœur battait; sa respiration
Imitait une forge et pour sa tension
Elle eût fait sauter la manchette
Du plus résistant appareil.
Bref, l'animal creva. Retenons ce conseil :
Aux vœux de la nature il sied qu'on se soumette.

Livre VII

Fable I

Suite à

Les Animaux malades de la peste.

L'âne au dieu des jardins fut donc sacrifié...
Sa mort n'arrêta point la peste !
Pour calmer le courroux céleste
Un nouveau conseil, comme il sied,
Un conseil élargi comprenant les insectes,
Fut réuni par le lion.
D'abord, on entendit deux punaises infectes :
— « Appliquez-nous la loi du talion...
Oui, nous voulons crever sous les piqûres ! » —
Mais un vieux corbeau noir qui jouait les augures
Dit : — « Ce sera d'un effet nul
Si vous en croyez mon calcul. » —
Sautant à la tribune on aperçut la puce
Qui se frappait le cœur de ses six poings fermés,
Criant : — « Plût au ciel que je pusse
Calmer par mon trépas les maux que j'ai semés :

Je me sens devant vous pleinement responsable ! » —
L'assemblée ayant ri de sa fatuité,
Pour racheter sa faute inexcusable
En plein sur le flambeau devant elle planté
Bondit la bestiole à l'instant consumée.
Et le plus étonnant, c'est que le mal cessa
Et que la peste fut calmée
Parce qu'un minuscule animal trépassa.
. . . . . .

Grands effets, mais petites causes...
Inclinons-nous quand Dieu dispose.

Livre VII

Fable IX

Suite à

Le Coche et la Mouche.

Le postillon, frappant d'un grand coup de sa paume,
La croupe en sueur d'un cheval,
Avait tué la mouche au bourdon triomphal
Dont le coche était le royaume.
Le conducteur, au lendemain,
Abordant un autre chemin
Aussi montant, sablonneux, difficile
Que celui dont l'insecte avait permis l'assaut.
S'aperçut qu'un clairon n'était pas inutile
Pour enlever son attelage en haut :
Les mouches avaient pris le large
Et, nul ne sonnant plus la charge,
Les six gros percherons y mettaient moins de cœur;
Rien ne stimulait leur vigueur;
Les voyageurs poussaient mollement à la roue...
Bref, le char à mi-côte échoue,
Tout fracassé
Dans le fossé !

.. ..

Qui pourrait donc nier qu'une chanson stimule
Et peut, tambour battant, conduire un véhicule ?

Livre VII

Fable II

Suite à

Le Curé et le Mort.

Si le mort allait tristement
S'emparer de son dernier gîte,
C'est qu'il n'était pas mort vraiment :
Il arrive qu'on ressuscite
Et qu'on se trouve enclos dans un sombre cercueil !
De l'existence on fait son deuil
En peu de temps, alors; par un miracle
Se vit notre héros sauvé
Dans le bris de son habitacle;
Mais qui donc l'avait préservé
De mourir tout à fait ? Lors de son agonie
Son petit-fils sur sa lèvre jaunie
Avait mis certain élixir
Connu parce qu'il fait grossir !
Quant au prêtre tué par le choc de la bière,
Son crâne était déminéralisé :
Il aurait résisté, plus dur que de la pierre,
Et ne se serait pas brisé
S'il avait, aussi, bu ce merveilleux remède
Qui s'oppose à ce qu'on décède !

Livre VIII

Fable V

Suite à

L'Homme et la Puce.

L'homme avait bien raison d'importuner les dieux
Pour qu'on le délivrât de la puce invisible
Qui lui piquait l'épaule : un miasme nuisible
Entrait et pour toujours venait fermer ses yeux.
Que de morts sur la terre a pu causer la peste !
Jupiter le savait... eût-il pu faire un geste
Pour nous débarrasser de l'insecte sauteur
A qui n'auraient causé ni dommage ni peur
La foudre et la massue, armes peu redoutables
Pour cette créature aux poisons détestables
Dont une trace infime enlaidit notre peau
Et de boutons rosés la marque de son sceau ?
Mais pourquoi donc Noé, direz-vous, dans son arche
Prit-il un couple, au moins, de puces et de poux ?
Ce fut contre son gré : le pauvre patriarche
En était infesté de la tête aux genoux !
Mais alors, pourquoi Dieu, quand il créa le monde...
Ici, je vous arrête et votre esprit de fronde
Sur ce terrain mouvant que je vois s'allumer,
S'il continue encor, bientôt, va blasphémer...

Livre VIII

Fable IX

Suite à

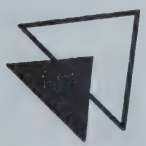
Le Rat et l'Huître.

Saisi par les valves de l'huître
Qui se refermaient sur son cou,
Aveuglé, suffoqué, croyant à juste titre
Que sa peau ne valait, comme on dit, plus un sou,
Le rat faisait des bonds, se roulait sur le sable,
Traînant le mollusque avec lui;
Or, plus il s'agitait, plus l'autre, inexorable,
Croyant que le dernier de ses jours avait lui,
Tant qu'il pouvait resserrait son étreinte.
Mais le rat réfléchit, dans cette extrémité,
Que si son adversaire était bien tourmenté
A coups de dents, sa résistance éteinte,
Il perdrait la bataille et la vie à la fois.
De fait, le prisonnier, jouant de la mâchoire,
Mit bientôt son hôte aux abois,
Si l'on peut ainsi dire en racontant l'histoire

De ce mollusque et du rongeur
Qu'il sied de déclarer vainqueur
Car même, il dévora sa proie !

. . . . . .

Dans le plus mauvais pas, faut-il donc qu'on larmoie
Et qu'on se résigne à la mort
Sans jusqu'au bout lutter contre le sort ?



Livre VIII

Fable X

Suite à

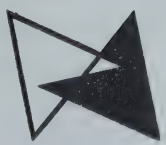
L'Ours et l'Amateur des Jardins.

L'ours avait l'esprit lent et la cervelle obtuse...
Quand il voit sur le sol que gît, mort, son ami,
Le crâne défoncé, l'œil pendant, il accuse
La mouche d'avoir su tuer l'homme endormi !
Oubliant le pavé, ne pensant qu'à l'insecte
Qu'il croit être du mal cause unique et directe,
Appliquant, si trompeur, le « post hoc, propter hoc »,
Il part, marche la nuit, arrive au chant du coq
Chez le bailli du plus proche village,
Lui conte l'histoire en détail...
— « Conduis-moi donc à ton bercail ! » —
Répond le magistrat, très sage,
Qui se fait escorter par quatre paysans.
Quand on arrive au lieu du drame :
— « Voyez, crie, alors, l'ours, ces essaims malfaisants
De mouches !... » — Un berger le perce de sa lame

Devinant ce qui s'est passé.
Le plantigrade, en succombant, s'étonne
De n'être compris de personne,
En plein cœur doublement blessé.

. . . . . .

Ici-bas, des humains, esprits faux et sincères,
Vivent, remplis d'orgueil, qui tenaient dans leurs doigts
Le destin de pays prospères...
Avec un gros pavé qu'on fait ces maladroits ?



Livre VIII

Fable XII

Suite à

Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

Le malheureux cochon, selon toute apparence,
Craignait à juste titre un sort très rebutant
Et semblait bien devoir laisser toute espérance...
Faut-il sangloter pour autant ?
Notre porc n'avait pas l'étoffe
Ni les esprits d'un philosophe.
Pourtant, la chèvre ainsi que le mouton
Comparurent devant Pluton
Tandis que le goret à son propriétaire
Acquit un renom légendaire :
Nul ne savait si bien que lui
Trouver la truffe à l'ombre d'un vieux chêne;
Dès que le soleil avait lui,
Remorquant au bout de sa chaîne
Son maître armé de ses outils,
On le voyait, grognant, flairer la terre
Et creuser un petit cratère...

Mais les beaux champignons noirs qu'il avait sortis
On les lui tirait de la bouche !
Ainsi certains Chinois pêchent au cormoran...
Mais un anneau fort serré bouche
Le cou du palmipède... et son rusé tyran
Lui cueille au bec sa récolte
Sans que l'oiseau se révolte !

. . . . . .

Donc ce cochon qui survit
Par son exemple suffit
A nous faire admirer combien la Providence
A de ressort inattendu.
La corde au cou, sous la potence,
On n'est pas encor suspendu.

Livre IX

Fable IV

Suite à

Le Gland et la Citrouille.

Or, Garo partit en voyage
Et prit terre, amaigri par deux mois de bateau,
Près d'un port où font, seuls, un misérable ombrage
Les cocotiers brûlants d'un grand pays nouveau.
Le mal de mer, la longue traversée
L'avaient étourdi quelque peu :
Fuyant un soleil plein de feu,
Regrettant sa province, en ce moment glacée,
Au pied d'un arbre il s'endormit...
Jamais il ne devait retrouver son esprit,
Car, voilà fracassant son front, que le délivre
De la vie une noix pesant plus d'une livre !
Et son âme, en volant tout droit au paradis,
Se disait : — « Vers quel dieu monté-je ?
Un jour si je me convertis,
Je ferai double sacrilège,

Oui, le Seigneur qui règne au ciel de mon pays
Et qui reçut mon serment d'allégeance
N'aurait pas trouvé ni permis
Ce moyen d'en finir avec mon existence ! » —
.. ..

C'était une hérésie et Garo risque fort
De choir dans un enfer — lequel ? — au sombre bord !

Livre IX

Fable VI

Suite à

La Statuaire et la statue de Jupiter.

Sans frein, sans génie et sans art,
Retardant beaucoup sur la mode,
J'ai chanté Laura, pour ma part,
Tant par le sonnet que par l'ode.

Devant mon papier, plume en main,
Pour célébrer quelque déesse
Je m'installe... mais, en chemin,
Dès l'exorde, je la délaisse :

Après deux mots, je me surprends
A rimer sur cette héroïne
Que — le plus fou des soupirants —
Dans ses vers Pétrarque illumine.

Je deviens, en somme, amoureux,
Sous une impulsion trop forte,
De cette belle aux clairs cheveux
Depuis plus de six siècles morte !

Un égyptologue brûla,
Ce dit-on, pour une momie
Et Salomon ensorcela
D'amour une horrible Lamie.

Certains me jugeront bien fou
D'abandonner à ma chimère,
Ainsi, la bride sur le cou
Pour la suivre jusqu'à Cythère...

Mais Laura n'est qu'un faux-semblant,
Un prêtre-nom, bref, un prétexte,
Un beau mensonge étincelant
Sans me tromper dont je prends texte;

Je ne voudrais pas dévoiler
Mon secret rose aux yeux des foules
Ni d'un jet de poix maculer
La plus blanche de Ses cagoules.

Livre IX

Fable IX

Suite à

L'Huître et les Plaideurs.

Perrin Dandin goba sa fameuse huître
Par un beau soir de Mardi-Gras.
Or, à la Mi-Carême, un archevêque en mitre
Disait, près de sa couche : — « O toi qui consacras
Ta vie à l'injustice, aux yeux du seul vrai juge
Tu vas paraître et lui vas raconter
L'histoire du mollusque en riant que l'on gruge
Sans aucunement se douter
Que l'on vient de humer, effroyable, un miasme
Apte à vous conduire au trépas;
Plus anhélant qu'un malade atteint d'asthme,
Mon bon ami, tu n'en reviendras pas ! » —
De fait, Perrin Dandin mourut dans la journée
Au cours d'une ultime saignée.

Livre X

Fable III

Suite à

La Tortue et les deux Canards.

Le tortue en lâchant le bâton merveilleux
N'allégea pas beaucoup les canards aux chimères
Qui, peut-être casqués d'œillères,
Regardaient tout droit devant eux.
Couvrant un quart de lieue à la minute,
Ils volèrent longtemps dans le ciel, jour et nuit,
Sans entendre le moindre bruit
Ni s'apercevoir de la chute
Qu'avait faite, au départ, le pauvre chélonien.
Sur les bords d'un grand lac, au centre de l'Afrique,
Enfin, voyant qu'ils ne portaient plus rien
Qu'une trique,
Ensemble et d'un accord commun,
Dans un soupir, ils la lâchèrent...
Or, des nègres s'amourachèrent
Du soliveau dont ils firent quelqu'un :
Un roi ? Non ! plutôt une idole
Erigée au milieu du village en symbole.

Livre XII

Fable I

Suite à

Les Compagnons d'Ulysse.

Le lion, l'ours, le loup, la taupe, l'éléphant
Et d'autres animaux, tous compagnons d'Ulysse
Transformés par Circé suivant son bon caprice
A leur chef les apostrophant
Ont dit : « — Nous ! Redevenir hommes,
Jamais ! « — Puis, à la fin, tous, ils ont accepté
Le goret Gryllus excepté
Qui grognait : — « Va-t'en ! Tu m'assommes !
Tu vas savoir pourquoi je veux demeurer porc :
Ta maîtresse, hier soir, s'était changée en truie
Pendant une heure, au moins, par je ne sais quel sort !
Ne crains donc pas que je m'ennuie
Car sous le même aspect je la verrai souvent,
J'en ai reçu ferme promesse...
Puis il peut arriver qu'un porcelet me naisse,
Fût-il de sa portée unique survivant !

Mais Circé resterait pour moi l'Inaccessible
Si, matelot simple et grossier,
Je retrouvais, par impossible,
En t'écoutant, mon triste aspect premier. » —
Ulysse a répondu : — « Gryllus, verrat lubrique,
Je te vais muer en cochon ! » —
Le fer à la main droite et dans l'autre un bouchon,
Un bouchon fait de paille — il savait la technique ! —
Il transforma l'étable en un local sanglant...
Et le grand mutilé, poussant des cris horribles,
Hoquetait et soufflait, tremblant :
— « Je demande aux dieux insensibles
Qu'on me métamorphose en marin, comme avant...
Et vers Ithaque, alors, me poussera le vent. »

TABLE DES MATIERES

La cigale et la fourmi 7
Le corbeau et le renard 8
La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.... 9
Les deux mulets 10
Le loup et le chien 12
La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion..... 13
Le rat de ville et le rat des champs 15
Le loup et l'agneau 17
Simonide préservé par les Dieux 18
La mort et le bûcheron 19
L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses 20
L'enfant et le maître d'école 22
Le coq et la perle 23
Les frelons et les mouches à miel 25
Le chêne et le roseau 27
Conseil tenu par les rats 29
Le loup plaidant contre le renard pour défendre le singe.... 30
Les deux taureaux et une grenouille 31
La chauve-souris et les deux belettes 33
La lice et sa compagne 35
Le lion et le moucheron 36
L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel 38
La colombe et la fourmi 40
L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits 42
Le lièvre et les grenouilles 44
Le coq et le renard 45
Le loup devenu berger 46

EDITIONS DE " LA PLUME D'OR "
3, rue de Vienne - Paris (8e)

DERNIERES PUBLICATIONS :

Camille VILAIN : *J'ai vu naître mon père.*

Maxime GAM : *Sous les sept signes.*

Claude DUCHAMP : *Histoires du Temps passé.*

Yvonne LENOIR : *Les Solitudes.*
» *Douleurs d'Espagne.*

Louis ESTEVE : *Flûtes d'Automne.*

M.-Th. LE MOIGN-KLIPFFEL : *Le Jardin d'Eté.*

Jean PAGES : *Les Prisonniers.*

André MOUEZY-EON : *Théâtre.*

André JOYEL-FAURE : *Aux écoutes du Monde.*
» *Cadences françaises.*

Robert VIDALIN : *Pourquoi ne pas le dire ?*

Daniel PENOUEL : *Les Voix du Cœur.*

Geneviève d'ANS : *Lui.*

Jean-Michel RENAITOUR : *Le Tombeau de Tibulle.*

Hubert GRAVEREAUX : *Devenir.*

M.-Th. GADALA : *La Voix des Autres.*

André CACHERA : *Petites suites à de grandes fables.*

Pierre JALABERT : *Musique des Mondes.*

M.-Th. CARRIER : *Souvenirs.*

Pierre SABATIER : *Sainte Roseline.*

390 fr.

Imp. La Technique du Livre, 29 *bis*, r. du Moulin-Vert, Paris (14e)

EDITIONS DE " LA PLUME D'OR "
3, rue de Vienne - Paris (8e)

DERNIERES PUBLICATIONS :

Camille VILAIN : *J'ai eu notre mon père.*
Maxime GAM : *Sous les sept signes.*
Claude DUCHAMP : *Histoires du Temps passé.*
Yvonne LENOIR : *Les Solitudes.*
» *Douleurs d'Espagne.*
Louis ESTEVE : *Fêtes d'Automne.*
M.-Th. LE MORGN-KLUYVEL : *Le Jardin d'Eve.*
Jean FAGES : *Les Prisonniers.*
André MOUEZY-EON : *Théâtre.*
André JOYEL-FAURE : *Aux écoutes du Monde.*
» *Croyances françaises.*
Robert VIDALIN : *Pourquoi ne pas le dire ?*
Daniel PENQUEL : *Les Voix du Cœur.*
Geneviève d'ANS : *Lui.*
Jean-Michel RENAITOUR : *Le Tombeau de Tibulle.*
Hubert GRAVEREAUX : *Dissent.*
M.-Th. CADALA : *La Paix des Autres.*
André CACHERA : *Poètes restés à de grandes fables.*
Pierre JALABERT : *Musique des Mondes.*
M.-Th. CARRIER : *Souvenirs.*
Pierre SABATIER : *Salon Roselle.*

250.1

Imp. La Pensée du Livre, 29 bis, r. du Moulin-Vert, Paris (14e)

PRESSBOARD
PAMPHLET BINDER
~
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 074854214